

« *Il più perfetto favellare della Toscana* » : les Italiens et leur langue selon Montaigne

«*Il più perfetto favellare della Toscana*»: gli italiani e la loro lingua secondo
Montaigne

“*Il più perfetto favellare della Toscana*”: *The Italians and Their Language*
according to Montaigne

Concetta Cavallini



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/5179>

DOI : 10.4000/cei.5179

ISSN : 2260-779X

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-063-1

ISSN : 1770-9571

Référence électronique

Concetta Cavallini, « *Il più perfetto favellare della Toscana* » : les Italiens et leur langue selon Montaigne
», *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 27 | 2018, mis en ligne le 30 septembre 2018, consulté le 22
avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cei/5179> ; DOI : 10.4000/cei.5179

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

© ELLUG

« Il più perfetto favellare della Toscana » : les Italiens et leur langue selon Montaigne

«Il più perfetto favellare della Toscana»: gli italiani e la loro lingua secondo Montaigne

“Il più perfetto favellare della Toscana”: *The Italians and Their Language according to Montaigne*

Concetta Cavallini

- 1 Le *Journal de voyage* de Montaigne, rédigé en partie en langue italienne, présente une série de problématiques textuelles dont il ne sera pas question dans cet article, mais que nous citons uniquement en préalable : considérant le texte, retrouvé en 1771 et publié en 1774, comme étant de la main de Montaigne, il reste à mettre au clair la question de la rédaction des secrétaires (plus d'un, surtout pour la partie italienne). C'était là en effet une pratique courante de la Renaissance. La copie Leydet du *Journal*, retrouvée en 1983, bien qu'elle soit partielle, donne pour l'italien certaines leçons qui divergent du texte de Bartoli¹, l'éditeur qui s'était occupé de la partie italienne du *Journal* dans la première édition de Meunier de Querlon. Nombre de fautes et de malentendus concernant le texte du *Journal* pourraient en effet dériver d'une transcription mauvaise et/ou erronée de l'italien. Un exemple parmi d'autres : Montaigne dit dans son *Journal* qu'il rencontre à Pise Girolamo Borro, un médecin, qui lui montre un de ses livres en latin « *de i morbi de i corpi*² ». En réalité, Borro publie, en 1576, un livre en latin *De motu gravium et levium*³, sur le mouvement (*i moti*) des corps, pas sur les maladies (*i morbi*) ; il s'agit là donc, très probablement, d'une erreur de transcription du copiste.
- 2 Aujourd'hui, nous ne voulons pas entrer dans les questions philologiques du *Journal* préférant examiner le texte d'un autre point de vue. Car l'utilisation de la langue italienne n'est pas usuelle pour un journal de voyage en Italie à la Renaissance. De plus, elle se colore d'une dimension politique et culturelle qui ne peut pas être ignorée.

- 3 Nous allons organiser notre analyse en trois étapes : la première concerne la place explicite de la question « langue » dans le *Journal* ; la deuxième concerne le contexte politico-linguistico-littéraire de l'Italie, et en particulier la langue italienne, à l'arrivée de Montaigne ; la troisième donne une lecture du positionnement de l'auteur dans la question « langue » et aide aussi à comprendre la vision que Montaigne pouvait avoir des Italiens à travers la langue italienne.
- 4 Pour un Français voyageant en Italie en 1580, l'italien n'était pas une langue « étrangère » à proprement parler. Montaigne, comme les autres aristocrates français, devait déjà avoir une idée bien claire de la langue italienne. Il était nourri de lectures italiennes (car les œuvres étaient souvent lues en langue originale), fruit de politiques éditoriales, surtout à Lyon et à Paris, où les libraires imprimaient des ouvrages italiens ou collaboraient avec leurs confrères de la péninsule ayant souvent un siège in Italie et l'autre en France⁴. En 1548 Jean-Pierre de Mesmes avait publié la *Grammaire italienne à l'usage des apprenants français* ; cette œuvre prenait comme source principale les *Prose della volgar lingua* de Bembo⁵, dans l'édition de 1538 (Venise, Marcolini)⁶ avec la contribution importante du dictionnaire de l'Acharisio, le *Vocabolario, grammatica e orthographia de la lingua volgare* (1543)⁷. Dans ces ouvrages, le paratexte jouait un rôle fondamental pour l'apprentissage : avec l'introduction de *Tables concernant le contenu de l'œuvre*, les éditions se transformaient en manuels. C'est ce qui se passe avec la célèbre édition posthume des *Prose* de Bembo, éditée par Benedetto Varchi en 1548-1549, où apparaît la *Tavola di tutta la contenenza del presente volume secondo l'ordine dell'alphabeto* ; cette table permet un accès plus facile pour les lecteurs. Quelques années après, Luc'Antonio Ridolfi, ami de Varchi et d'Annibal Caro, fera de même pour son édition de Pétrarque publiée à Lyon, chez Guillaume Rouillé en 1551 : la *Tavola di tutte le rime [...] del Petrarca* est un véritable dictionnaire pour tous les jeunes Français qui veulent apprendre l'italien en partant des rimes de Pétrarque.
- 5 Il faut faire un sort aux traductions, très nombreuses en France mais aussi en Italie⁸ ; les traductions obéissaient parfois à des politiques éditoriales précises, mises en œuvre par les imprimeurs-libraires, comme l'Angelier à Paris⁹. L'intérêt linguistique était réciproque ; les Italiens aussi apprenaient le français, comme le prouvent les notes de Gian Vincenzo Pinelli, rédigées pendant les années du séjour de Montaigne en Italie, entre 1574 et 1583¹⁰.
- 6 Les renvois explicites au langage ne sont pas nombreux dans le *Journal*, mais ont un sens précis. Montaigne considère la langue comme une marque de l'identité culturelle de la nation qu'il quitte (« BOSSAN, quatre lieues. Petit meschant village, le dernier du langage françois », *JdV*, p. 14) ou qu'il visite (« TRANTE, cinq lieues [...] Environ deux lieues avant que d'y arriver, nous étions entrés au langage Italien », *JdV*, p. 58). Il est évident qu'en voyageant en Italie, Montaigne « entre » aussi dans un langage.
- 7 Le voyageur prouve plusieurs fois sa connaissance de l'italien. Premièrement, lors de son entretien avec le duc de Ferrare, qui lui demande s'il « entend » l'italien, comme le témoigne le secrétaire (« M. de Montaigne parla à luy [le duc Alphonse], qui fut assez longtemps. Il lui demanda premierement, s'il entendoit la langue ? & lui ayant répondu que oui, il leur dit en Italien très-éloquent, ... », *JdV*, p. 75) ; ensuite aussi lors de son entretien avec le pape Grégoire XIII, chez qui il reconnaît même l'accent de Bologne (« Le langage du Pape est Italien, santant son ramage Boulognois, qui est le pire idiome d'Italie », *JdV*, p. 95). De même, Montaigne est capable de déceler dans la langue de Turin l'influence du français (« *Qui si parla ordinariamente Francese; e paiono tutti molto divoti alla*

Francia. La lingua popolesca è una lingua la quale non ha quasi altro che la pronunzia Italiana: il restante sono parole delle nostre », *JdV*, p. 224).

- 8 Pendant son séjour à Rome, dînant chez le cardinal de Sans, Montaigne assiste à des lectures de l'Évangile et à une discussion sur ces lectures, en italien ; le fait qu'il ait besoin de spécifier que la langue n'était pas le français prouve peut-être une certaine surprise (« Le dernier de Decembre eux deux disnerent chez M. le Cardinal de Sens, [...] on lisoit en Italien une perifrasede l'Évangile du jour [...] », *JdV*, p. 96). Le 30 janvier il assiste à la cérémonie de la circoncision des Juifs, et il est frappé aussi par des lectures faites en italien (« L'après disnée tour à tour leurs docteurs font leçon sur le passage de la bible de ce jour là, le faisant en Italien », *JdV*, p. 102). L'ambassadeur du Moscovite qui « ne sçavoit parler nulle langue que la sienne » (*JdV*, p. 111) suscite un certain mépris chez ceux qui assistent à sa visite. La langue de l'Église est le latin ; cependant, pendant les rites, une traduction est souvent nécessaire pour que le peuple comprenne. Le Jeudi saint, pendant une cérémonie solennelle et très fréquentée, sous le porche de Saint-Pierre, en présence du pape, on lit une liste d'excommuniés : un chanoine lit alors en latin et un autre fait suivre une traduction en italien (« à chaque article que ce Chanoine lit en latin, de l'autre costé le Cardinal Gonzague, aussi descouvert, en lisoit autant en Italien », *JdV*, p. 122).
- 9 « Connaître la langue c'est connaître l'âme¹¹ » ; si ce principe est vrai, il faut dire que Montaigne s'applique pour saisir vraiment les caractéristiques de l'identité italienne à travers la langue parlée. Tous les érudits du XVI^e siècle, à partir de Cardan, ont reconnu avec force la mobilité des phénomènes linguistiques ; car les langues changent, se perfectionnent, parfois tombent dans l'oubli. Quand Loys Le Roy publie en 1575 son traité *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, qui est traduit en Italie, à Ferrare, par Ercole Cato en 1585¹², il met justement l'accent sur le fait que les langues, comme toutes les choses humaines, ont un principe, une progression, un sommet de perfection et enfin connaissent la corruption¹³. Comment cette idée se conjugue avec la situation italienne reste un point à élucider surtout au moment du séjour de Montaigne¹⁴.
- La question de la langue, on le sait, occupe tous les milieux érudits de la péninsule italienne entre la fin du XV^e et la fin du XVI^e siècle. Bien que ne pouvant être réduite au choix de l'idiome, cette question reste pour les historiens d'abord associée aux débats qui interrogent la supériorité du vulgaire sur le latin et qui réfléchissent au nom de la langue littéraire dont on ne sait si elle doit être *toscana*, *fiorentina*, *commune* ou *italiana*¹⁵.
- 10 Tandis qu'à l'étranger l'idée qu'on retrouve encore dominante en 1575 est l'idée de la perfection des « trois couronnes », Dante, Pétrarque, Boccace, et de leur contribution à l'enrichissement de la langue (« *i quali l'hanno supremamente abbellita coi loro concetti ingegnosamente espressi e elegantemente posti in prosa e in versi* », selon la traduction de Cato¹⁶) la situation en Italie a évolué, surtout du point de vue de la politique linguistique¹⁷. La langue des *lamenti*, qui pouvait accompagner la littérature à l'époque des guerres d'Italie n'était plus la langue de la diplomatie ou des chancelleries italiennes qui suivaient les transformations politiques et la vague de l'anti-italianisme dominant désormais au-delà des monts¹⁸.
- 11 Pierre Villey affirmait déjà en 1908 que Montaigne connaissait l'*Hercolano* de Varchi et qu'il avait tiré de cet ouvrage une citation qu'il avait insérée dans l'« Apologie de Raimond Sebond » en 1582¹⁹. Une copie de la *Seconda parte delle lezioni di M. Benedetto Varchi Nella Quale Si Contengono Cinque lezioni d'Amore, Lette da lui pubblicamente nell'Accademina Di Fiorenza, e di Padova* (in Fiorenza, appresso I Giunti, 1561) porte l'ex-

libris de Montaigne, ce qui prouve que le voyageur connaissait bien l'auteur italien. Insérant cette copie dans leur inventaire de la bibliothèque de Montaigne, Barbara Pistilli et Marco Sgattoni affirment qu'il l'aurait achetée à Florence, le 30 juin 1580²⁰, quand il passa à la *Bottega* des Giunti : « *Venerdì alla bottega dei Giunti comprai un mazzo di comédie, undeci di numero, e certi altri libretti*²¹. » En étudiant de près l'italien de Montaigne, on retrouve sans aucun doute des similitudes avec l'*Hercolano* de Varchi²² ; cependant, on ne peut pas exclure que Montaigne ait pu avoir sous les yeux d'autres ouvrages sur la langue italienne, comme les *Phrasi Toscane lib. XII di M. Gio. Stefano da Montemerlo, gentiluomo di Tortona. Con molte & molte maniere di ben scrivere latino, sclete da' più dotti & eleganti Autori. Date in luce con Grazie e regali privilegi* (In Venezia, Appresso Camillo Franceschini, 1566)²³.

- 12 Presque tous les ouvrages qui décrivaient la langue italienne présentaient les mêmes principes : l'importance de la brièveté, le rôle prépondérant donné à l'oralité sur l'écriture, le fait de vouloir parler une langue vivante et non pas une langue trop littéraire²⁴. Quand Montaigne arrive en Toscane, le 13 mai 1581, il passe graphiquement à l'italien en affirmant qu'il le fait surtout car il est parvenu dans ces terres « *dove mi pare di sentire il più perfetto favellare della Toscana, particolarmente tra li paesani che non l'hanno mescolato et alterato con li vicini*²⁵ ». Pour lui donc, la couleur de la langue Toscane est celle de la langue parlée par les autochtones et pas la langue littéraire. Ce n'est que le 10 août qu'il met le lecteur au courant de sa décision d'apprendre la langue italienne de manière suivie : « *Mi venne un capriccio d'imparare con studi & arte, la lingua Fiorentina. Ci metteva assai tempo, e sollecitudine: ma me ne veniva fatto pochissimo utile*²⁶. » Il est frappant qu'en trois mois (de mai à août 1581), Montaigne est passé de l'indication de l'italien comme langue « toscane » à la volonté d'apprendre l'italien sous sa forme « florentine ». Cette forme « florentine » du Toscan avait déjà été codifiée par Pierfrancesco Giambullari et ses *Regole della lingua fiorentina* de 1552. Nous allons essayer de lire ces deux adjectifs sous un angle « politique²⁷ ».
- 13 L'édition que Varchi donna des *Prose* de Bembo en 1548, un an après la mort du maître vénitien²⁸ fut le résultat d'une stratégie littéraire et politique que Côme I^{er} était en train de mettre en place pour redonner à Florence une place dans le domaine de la politique italienne et étrangère de la péninsule. La « *lingua di Firenze* » devenait donc un outil politique²⁹. Varchi, qui remplaça Giovan Francesco Lottini, à qui le duc avait confié la tâche de la réédition de Bembo dans un premier temps, adopta une stratégie précise, exposée dans l'épître dédicatoire. Il affirma que Bembo, avant sa mort, avait voulu redédicacer les *Prose* à Côme, en voyant en lui l'héritier du pape Clément VII (Jules de Médicis) qui avait été le premier dédicataire (et aussi l'un des protagonistes) du dialogue. De plus, dans la dédicace, il inséra l'ouvrage de Bembo dans une histoire de la langue florentine et de la famille Médicis, qui part de Lorenzo de' Medici et arrive jusqu'à Côme. Varchi souligne aussi dans cette lettre le rayonnement de la langue toscane dans les autres provinces d'Italie et à l'étranger (« *molti degli Oltramontani popoli a toscanamente scrivere con molta cura e diligenza si davano*³⁰ ») ; enfin, il met l'œuvre de Bembo dans les mains du duc avec l'accord de Torquato Bembo, fils et héritier de Pietro et des exécuteurs testamentaires de Bembo, Carlo Gualteruzzi et Girolamo Querini³¹. Un grand projet de concorde autour de la langue toscane et florentine semble donc se cacher sous la réédition des *Prose*.
- 14 La conception des *Prose*, qui prit naissance en même temps que les *Asolani*³², lors d'un séjour de Bembo à Ferrare (1501-1505), restait un projet aristocratique, conçu par un homme érudit et raffiné, « *antipolaresco e antiquotidiano*³³ » ; les qualités prévues par la

langue de Bembo sont absentes dans les classes populaires. Cependant, selon Dionisotti, les *Prose* participent au débat sur la question de la langue « avec équilibre », tandis que Varchi avec son *Hercolano*, « *travisa* » (trahit) le débat sur la langue toscane et florentine³⁴. En réalité, les *Prose* aussi donnent de la langue italienne une lecture partielle, en excluant presque complètement de la réflexion la littérature italienne du Quattrocento (le lecteur ne retrouve parfois rien de plus que des noms comme Lorenzo il Magnifico, Alberti, Giustiniani). Pour Bembo, un emploi littéraire du « *volgare* » est nécessaire, mais il ne faut pas que les écrivains hors de Toscane imitent de manière artificielle le naturel du langage parlé. Pour faire connaître cet emploi littéraire du « *volgare* », il poussa son ami Gualteruzzi à éditer en 1525 à Bologne *Le ciento novelle antiche*, ouvrage plus connu sous le nom de *Novellino*. Dans les *Prose*, il souligne qu'il est inutile de discuter de la comparaison entre la langue vulgaire et le latin, car la première est désormais une langue d'usage.

- 15 L'influence des *Prose* fut énorme du point de vue culturel, en Italie ; Bembo était considéré comme la « quatrième couronne » après Dante, Pétrarque et Boccace³⁵. Il jouissait du même respect en France aussi³⁶ ; entre l'italien et le provençal Bembo voyait une filiation directe qui l'aidait à expliquer des phénomènes et des usages toscans pour lesquels il ne trouvait pas d'autre explication. Le penchant provençal des *Prose* émerge surtout dans le livre I et parfois dans le livre III. Les idées de Bembo sur les rapports entre la langue provençale et florentine sont reprises aussi par Pinelli, plusieurs décennies après la publication des *Prose* :

Hora che la lingua toscana habbia preso dalla lingua francese sì fu più verisimile:

prima: per la molta prattica di Toscani in Francia

2^a: che si trovano autori francesi più antichi delli toscani, non solo provenzali [...]³⁷.

- 16 Un groupe nourri de savants italiens partage l'attitude « *provenzalista* » de Bembo : Varchi, mais aussi Mario Equicola, Annibal Caro, Lodovico Castelvetro, Calmeta, et Federico Fregoso³⁸.
- 17 Varchi envisage la question de la langue de manière « politique ». Dans les livres de sa bibliothèque portant son ex-libris³⁹, on trouve aussi des ouvrages théoriques, comme le traité sur les langues de Guillaume Postel, *Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum, introductio, ac legendi modus longe facillimus* (Parisii, apud Dionysium Lescurier, 1538), réfléchissant sur une langue parfaite à mettre au service de son idée de monarchie universelle⁴⁰. Cela nous amène à faire l'hypothèse que Varchi tente d'accomplir une médiation entre les positions aristocratiques et parfois trop rigides de Bembo et le désir que les Florentins avaient de voir leur langue reconnue comme langue littéraire.
- 18 La stratégie politique de Varchi passa aussi par l'imprimerie ; non seulement il choisit l'imprimeur ducal Lorenzo Torrentino (« *il Vostro medesimo Impressore* », comme il le dit dans l'épître dédicatoire au duc) pour imprimer l'édition posthume des *Prose*⁴¹, mais il ajouta à l'édition une *Tavola di tutta la contenenza del presente volume secondo l'ordine dell'alphabeto*, qui transformait les *Prose* en manuel pour l'apprentissage du toscan. L'opération qui consiste à reconduire Bembo dans l'ensemble du « *fiorentinismo* » est donc une opération politique, outre que linguistique. Bembo représentait désormais une autorité⁴² ; il avait tiré deux conclusions importantes sur la langue : premièrement, il avait prouvé que le toscan parlé n'était qu'un dialecte comme un autre, et qu'il avait donc perdu tout lien avec les illustres auteurs du passé (Pétrarque, Boccace et Dante — même si sur la qualité littéraire de la langue de Dante Bembo continuait à nourrir des doutes) et deuxièmement, il avait conclu qu'il fallait apprendre la langue dans des livres ou des

grammaires. Cette position ouvrira le chemin à l'entreprise de Lionardo Salviati et de son *Vocabolario degli Accademici della Crusca* (1612).

- 19 L'*Hercolano*, publié en 1570, est un dialogue original car il n'a que deux interlocuteurs, qui se posent des questions et se donnent des réponses. La lecture d'un tel ouvrage, de la part de Montaigne, peut donc être comparée à la consultation d'une grammaire ; après chaque section, Varchi propose une conclusion qui est un résumé des choses traitées. Une « base de données », voilà la manière dont on a défini cet ouvrage⁴³. Voici par exemple le texte qu'il propose pour le mot « *favellare* », que Montaigne utilise deux fois, une fois au début du texte italien et l'autre en parlant de la paysanne Divizia, dont il décrit « *la favella elegante e speditissima*⁴⁴ ».

Favellare e parlare significano (come s'è detto di sopra) una cosa medesima; dal primo de'quali deriva *favellatore e favella*, che così mi concederete che io dica per maggiore agevolezza e brevità, se bene fu prima la *favella* che il *favellare*; dal secondo *parlatore* e anticamente *parlieri e parlatura*, e ancora *parlantina*, perché de' gerundi, come *favellando e parlando*, e de' participii, come *favellante e parlante*, non mi pare che occorra ragionare, se non di rado⁴⁵.

- 20 Il y a, chez Varchi, comme dans les *Prose* de Bembo, un questionnement théorique dès le début de l'œuvre. « Che cosa sia lingua », « A che si conoscano le lingue » et « Divisione e dichiarazione delle lingue » sont en effet les premières des *Dubitazioni* posées dans le traité.
- 21 On a l'impression, en lisant le *Journal de voyage*, que Montaigne suit un peu le parcours du débat sur la *questione della lingua* ; arrivé en Italie et plus précisément en Toscane avec l'idée naïve que les Toscans parlaient l'italien parfait, celui des livres qu'il avait lus, de Pétrarque, de Boccace, il s'est trouvé en contact avec un dialecte bien différent. C'est donc pendant le séjour aux Bains que Montaigne comprend que la réalité de la langue italienne est moins romantique que ce qu'il avait imaginé. Lors du célèbre bal qu'il organise aux Bains de la villa, en parlant avec les *Gentildonne* des paysannes présentes, Montaigne reconnaît à ces dernières une certaine noblesse d'attitude et de mœurs (« *non mi bastava l'ingegno, e l'ardire di giudicar di tante bellezze, e grazia, e buon modi ch'io vedeva a queste giovani [paysannes]* », *JdV*, p. 172), il évite de citer leur langue. Il remarque la même noblesse de mœurs chez les gens du peuple en général, dont « *fino alli infimi hanno non so che di signorile à' lor modi* » (*JdV*, p. 181).
- 22 Lorqu'il s'agit de discours suivis, Montaigne en Italie ne parle qu'avec des interlocuteurs qui ont une certaine culture et qui sont donc censés parler correctement. Pendant le bal, par exemple, il converse longuement avec l'officier pour les affaires criminelles, pour lui donner à entendre qu'on commet des actions illégales pour le commerce des eaux thermales :

A costui diedi ad intendere, che mi pareva ragionevole, che la Signoria mettesse qualche regola (il che sarebbe molto facile: e li ne diedi gli modi che mi parevano più a proposto) che un numero infinito di mercanti, che vengono qua a pigliar di queste acque, e le portano per tutta l'Italia, portassino fede di quanta acqua si caricano, per levarli l'occasione di far qualche furfanteria. Di che gli dava una esperienza mia, ch'era tale. Uno di questi mulattieri venne a mio oste uomo privato, e lo pregò darli una scritta per testimonio che lui portava via 24 some di questa acqua: e non ne aveva che quattro. L'oste al principio lo rifiutò per questo: ma l'altro soggiunse, che fra quattro o sei giorni era per tornare a cercarne venti some. Diceva io, che questo mulattiere non era tornato. Ricevette molto bene questo mio avviso il Signor Vicario; ma s'ingegnò, quanto poté, a sapere chi era

questo testimonio, e chi era il mulattiere, qual forma, qual cavalli. Né l'uno né l'altro mai non li volsi dire, mai⁴⁶.

- 23 Girolamo Borro, médecin, professeur à l'université de Sienne, lui rend plusieurs visites. Lorsqu'il lui offre son livre *Dialogo del Flusso e reflusso del Mare d'Alseforo Talascopio*⁴⁷ dédié à Jeanne d'Autriche et publié en 1561, Montaigne tient à préciser qu'il s'agit d'un livre « *in lingua volgare*⁴⁸ ». Quelques jours après Borro, Montaigne rencontre à Pise Tommaso Cornacchini, un autre médecin⁴⁹, et il a avec lui une longue conversation sur des questions médicales. Montaigne pratique donc ce que nous appellerions aujourd'hui une conversation ; il la fait dans son quotidien avec les paysans, les hôtes, les hommes des relais de poste, les vendeurs au marché. Mais lorsqu'il s'agit d'engager son temps, il choisit avec attention ses interlocuteurs, qui sont presque toujours des hommes de culture, plus que des hommes de politique : médecins, écrivains, archéologues, peintres, juristes. Divizia, la paysanne qui fait des vers à la manière de l'Arioste, est considérée comme un élément folklorique (« *A dir il vero non sono altro che versi, e rime*⁵⁰ »), et non pas comme une femme de culture⁵¹.
- 24 Montaigne, qui était peut-être venu en Italie pour des raisons « politiques⁵² », dans l'attente de recevoir une charge diplomatique dans la péninsule, fit précéder sa pratique de la conversation et de la langue écrite par une connaissance approfondie de la situation de Florence. À en juger de manière détachée, la familiarité avec les Este, témoignée par le colloque avec le duc Alphonse, ne peut pas être comparée à la froideur du lien avec le grand-duc François I^{er}, qu'il vit deux fois (le soir du 23 novembre 1580 quand il se rendit « au disner du grand Duc⁵³ » et le 24 juin 1581, jour de la Saint-Jean, quand il assista à la cérémonie de l'obéissance des terres de Florence au grand-duc) ; les lecteurs du *Journal* ne sont même pas sûrs qu'il ait jamais parlé à ce souverain.
- 25 La froideur de Montaigne dérive peut-être du rapport difficile et flou entre les Médicis et la cour de France. Malgré la présence de Catherine en France, les Médicis étaient, vers la moitié du siècle, des ennemis de la France, alliés avec Charles Quint. À cette époque, Henri II ne pouvait compter en Italie que sur l'alliance certaine des Farnèse, à travers le cardinal Alexandre⁵⁴. Annibal Caro, secrétaire du cardinal Alexandre Farnèse, joua un rôle important dans la question de la langue, car il obligea Benedetto Varchi et, indirectement, Florence, à prendre une position dans la querelle avec Lodovico Castelvetro née de la chanson de Caro « *Venite all'ombra dei gran Gigli d'oro* » (les lis de France)⁵⁵. Plus en profondeur, l'opposition entre la France (représentée par le maréchal Strozzi, ennemi de Côme de Médicis) et les Farnèse d'un côté, les Médicis et les Espagnols de l'autre, pesait sur l'échiquier politique. Au milieu de cette situation politique nous retrouvons l'éternelle rivalité entre les Este et les Farnèse ; malgré les liens des Farnèse avec la France (comme la chanson de Caro le prouve), les Este se rapprochent à travers leurs liens familiaux avec les Guises⁵⁶ du roi de France (ami des Farnèse) jusqu'à supplanter leurs adversaires. Après la guerre et le siège de Sienne et la défaite de Strozzi à Scannagallo (Marciano della Chiana) en 1554, les Médicis se rassurent sur une tentative politique de conquête de la Toscane par les Français (on disait qu'Henri II, faisant valoir les droits de Catherine, voulait donner Florence à son deuxième fils). C'est à ce moment que commence un lent rapprochement politique entre les Médicis et la France. Ce rapprochement ne fut jamais complet, mais il permit de penser à d'autres choses, comme la question de la langue. De nombreux aristocrates français, qui avaient fait la guerre et qui gardaient la mémoire du passé, regardaient cette nouvelle amitié avec une certaine méfiance.

- 26 Le *Journal de voyage* prouve que Montaigne n'est pas séduit *a priori* par Florence. Ce n'est qu'après de longues descriptions de cérémonies et d'autres détails qu'il avoue « *ch'è ragione, che Firenze si dica la bella*⁵⁷ ». Lors du « *corso delli Cocchi* », Montaigne ne manque pas de remarquer la faveur que le peuple nourrit pour la famille Strozzi ; la victoire du cheval de Jean-Baptiste Strozzi contre celui du grand-duc est déterminée par les cris de soutien du peuple. Montaigne regarde ce qui est toscan avec une certaine objectivité, même s'il doit avancer des critiques. Il affirme que toutes les auberges où il a logé en Italie sont « *eziandio dilettevoli*⁵⁸ », à l'exception de Venise et de Florence, où il a souffert la chaleur et où il a été attaqué par les punaises des lits⁵⁹.
- 27 Comme toutes les études sur l'italien du *Journal* l'ont prouvé, l'italien de Montaigne, tout en étant très simple et linéaire dans sa structure (à la différence de son français), n'était pas du tout naïf. Il indiquait au contraire la lecture, la consultation, la connaissance d'ouvrages, de lexiques, de grammaires, qu'il lisait rigoureusement dans des éditions italiennes publiées en Italie⁶⁰. Si on voulait donner de cet usage de la langue une lecture politique, nous dirions que Montaigne s'aligne sur la vision de Varchi, qui est le porte-parole d'une idée politico-linguistique de Florence. L'*Hercolano* de Varchi, publié posthume en 1570⁶¹, porte la trace d'une volonté de conciliation entre les différentes factions politiques qui essayaient de se partager le pouvoir dans la péninsule. La situation semblait suggérer à Montaigne la prudence, car derrière l'utilisation de la langue parlée ou écrite, toscane ou florentine, il y avait des positions politiques et des intérêts économiques bien précis. Nous ne savons pas si la langue correcte de Montaigne est le résultat de l'intervention de secrétaires ou d'une étude personnelle. Cependant, fidèle à son équilibre, Montaigne préfère s'aligner sur la position dominante de paix politique (apparente) véhiculée par une langue où les positions les plus extrémistes se sont nuancées et pacifiées. Du reste, au niveau politique, on était passé de l'idée d'une langue universelle de communication, comme pouvait être le latin entre xv^e et xvi^e siècle, à l'identification des langues comme signe d'une identité collective⁶². François I^{er} avait donné l'exemple avec l'édit de Villers-Cotterêts⁶³, les Italiens l'avaient fait en reprenant avec force la question de la langue. Ils voulaient trouver finalement une solution qui remette Florence au centre du débat sur la langue toscane. Ce recentrage florentin répondait sans aucun doute à une volonté politique à une époque où l'accent était désormais mis sur les langues et identités nationales et sur la volonté de les défendre. Annibal Caro le soulignait déjà dans une lettre du cardinal Farnèse au chevalier Tiburzio : « *Mandatemi un segretario francese perchè conosco quel che voi dite — che bisogna scrivere a cotesti signori [les Français] in lingua loro*⁶⁴. »
- 28 Lorsque Montaigne, de retour en France, met de côté l'usage de l'italien, ses mots ne sont pas aussi enthousiastes ni aussi positifs qu'au début à propos de cette langue.
- Ici on parle François ; ainsi je quitte ce langage estrangier, duquel je me sers bien facilement, mais bien mal assuremant, n'ayant eu loisir, pour estre tousjours en compagnie de François, de faire nul apprentissage qui vaille⁶⁵.
- 29 Montaigne a peut-être connu la déception de se voir nier la charge diplomatique à laquelle il aspirait ; de plus, il s'est rendu compte pendant son séjour que la langue toscane parlée n'était pas celle qu'il avait lue dans les livres. Il avait été saisi de doutes linguistiques ; une situation très bien décrite par Varchi dans une lettre à Laura Battiferri
- ⁶⁶.
- Ma voi avete a sapere che coloro i quali non sono nati in una lingua, o non l'hanno apparata da coloro che nati vi sono, convengono dubitare in moltissime cose, le

quali a cui è la lingua naturale sono più che notissime; anzi vi voglio dire più oltra, che quegli stessi che hanno la lingua naturale dubitano bene spesso, ancora che siano dottissimi, di cose che a coloro che sono idioti, sono manifestissime⁶⁷.

- 30 Montaigne revient à sa langue maternelle, mais il le fait après avoir fait l'expérience d'une langue sur laquelle les Florentins eux-mêmes ont trouvé une convergence politique, plus que linguistique. De manière naturelle – consciente ou involontaire –, Montaigne partage ce choix de conciliation, entre langage littéraire et populaire, entre langage écrit et parlé, entre langue toscane et langue florentine, entre Bembo et les florentinistes. Une leçon politique importante pour lui qui, en tant que maire de Bordeaux, dans les années immédiatement successives à son retour en France, est souvent appelé à concilier des positions opposées, ce qu'il ne fait pas toujours avec succès.

BIBLIOGRAPHIE

ALAZARD Florence, « À la recherche d'une langue politique : les *lamenti* du XVI^e siècle », dans M.-S. Ortola et M. Roig Miranda (éds), *Langues et identités culturelles dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles*, Actes du colloque international de Nancy (13-15 novembre 2003), Nancy, Presses de l'Université de Nancy, 2005, vol. I, p. 209-218.

BALSAMO Jean, « Abel L'Angelier, libraire italianisant (1572-1609) », *Bulletin du Bibliophile*, 1991, p. 85-103.

BALSAMO Jean, CASTIGLIONE-MINISCHETTI Vito et DOTOLI Giovanni, *Les traductions de l'italien en français au XVI^e siècle*, Fasano-Paris, Schena-Hermann, 2009.

BERRA Claudia, « L'idea di stile dagli *Asolani alle Prose* », dans S. Morgana, M. Pirotti et M. Prada (éds), *Prose della Volgar lingua di Pietro Bembo*, Milan, Cisalpino, 2000, p. 277-302.

BINGEN Nicole, « Sources et filiations de la *Grammaire italienne* de Jean-Pierre de Mesmes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. XLVI, n° 3, 1984, p. 633-638.

BINGEN Nicole, *Philausone (1500-1660). Répertoire des ouvrages en langue italienne publiés dans les pays de langue française de 1500 à 1600*, Genève, Droz, 1994.

BINGEN Nicole, « Jean-Pierre de Mesmes : à propos de deux contributions récentes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. LXVI, 2004, p. 331-357.

CAVALLINI Concetta, « Giuseppe Bartoli et le *Journal de voyage* de Montaigne », *Studi di Letteratura Francese*, vol. XXVIII, 2003, p. 19-29.

CAVALLINI Concetta, « La correspondance officielle entre les chancelleries italiennes et la cour de France en 1570-1590. La contribution de la langue à la formation d'un stéréotype anti-italien », dans M.-S. Ortola et M. Roig Miranda (éds), *Langues et identités culturelles dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles*, Actes du colloque international de Nancy (13-15 novembre 2003), Nancy, Presses de l'Université de Nancy, 2005, vol. I, p. 119-132.

- CAVALLINI Concetta, « Montaigne politique “italien” », dans P. Desan (éd.), *Montaigne politique*, Actes du colloque international tenu à University of Chicago (Paris, 29-30 avril 2005), Paris, Champion, 2006, p. 373-390.
- CAVALLINI Concetta, « “J’ay un dictionnaire tout à part moy” : la pratique du “dictionnaire” chez Montaigne écrivain italien », *Studi di letteratura francese*, vol. XXXI-XXXII, 2006-2007, p. 61-75.
- CAVALLINI Concetta, « “Alla bottega dei Giunti [...] comprai un mazzo di commedie”. Montaigne voyageur et bibliophile italianisant », dans P. Desan (dir.), *Montaigne à l'étranger. Voyages avérés, possibles et imaginés*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 133-155.
- COHEN Paul, « L’imaginaire d’une langue : l’État, les langues et l’invention du mythe de l’ordonnance de Villers-Cotterêts à l’époque moderne en France », *Histoire Épistémologie Langage*, vol. XXIV-XXV, n° 1, 2003, p. 19-69.
- DECIA Decio, *Battaglie di tipografi nel Cinquecento (I Giunti e i Torrentino)*, Florence, Tip. Galileiana, 1913.
- DEMONET Marie-Luce, « Les climats linguistiques », dans M.-S. Ortola et M. Roig Miranda (éds), *Langues et identités culturelles dans l’Europe des XVI^e et XVII^e siècles*, Actes du colloque international de Nancy (13-15 novembre 2003), Nancy, Presses de l’Université de Nancy, 2005, vol. I, p. 3-24.
- DESAN Philippe, « L’appel de Rome ou comment Montaigne ne devint jamais ambassadeur », dans J. Balsamo et C. Lastraioli (éds), *Chemins de l’exil, havres de paix. Migrations d’hommes et d’idées au XVI^e siècle*, Actes du colloque de Tours (8-9 novembre 2007), Paris, H. Champion, 2010, p. 229-259.
- DESAN Philippe, *Montaigne. Une biographie politique*, Paris, Odile Jacob, 2014.
- Dialogo del Flusso e reflusso del Mare d’Alseforo Talascopio. Con un Ragionamento di Telifilo, Filogenio della perfettione delle Donne. A gli Illuistrisimi Signori, Il Signor Alberigo Cibo Malespina, Marchese di Massa, Signor di Carrara, Conte di Ferentillo, e Ciamberlano di sua Maesta Cath. E la Signora Donna Isabella della Rouere, sua Consorte.* In Lucca per il Busdragho, MDLXI.
- DIONISOTTI Carlo, *Scritti sul Bembo*, éd. de C. Vela, Turin, Einaudi, 2002.
- ECO Umberto, *La ricerca della lingua perfetta*, Rome-Bari, Laterza, 1993.
- FAINI Marco, *Les lauriers et la pourpre. La vie de Pietro Bembo*, traduit de l’italien par M. Berga, Somogy Éditions d’art (Fondation Barbier-Mueller), 2016.
- GORRIS CAMOS Rosanna, « Il Torchio e la Seta : la nébuleuse des imprimeurs et libraires piémontais à Lyon et leur networking franco-italien », dans S. D’Amico et S. Gambino Longo (éds), *Le savoir italien sous les presses lyonnaises à la Renaissance*, Genève, Droz, 2017, p. 37-88.
- Hieronymus Borrius Arretinus De motu grauium, & leuium...*, Florentiae, in officina Georgii Marescotti, 1576.
- JOUANNA Arlette, *Montaigne*, Paris, Gallimard, 2017.
- Journal de voyage de Michel de Montaigne*, édition présentée, établie et annotée par François Rigolot, Paris, PUF, 1992.
- « La copie Leydet du *Journal de voyage*, présentée et annotée par François Moureau », dans *Autour du Journal de voyage de Montaigne, 1580-1980*, Genève-Paris, Slatkine, 1982, p. 107-185.
- LE ROY Loys, *De la vicissitude ou variété des choses en l’univers. La traduzione italiana di Ettore Cato*, édition de M. E. Severini, Paris, Classiques Garnier, 2014.

L'Hercolano. Dialogo di Messer Benedetto Varchi, nel quale si ragiona generalmente delle lingue, & in particolare della Toscana, e della Fiorentina, composto da lui in occasione della disputa occorsa tra 'l Commendator Caro, e M. Lodovico Castelvetro, nuovamente stampato, con una Tavola pienissima nel fine di tutte le cose notabili, che nell'opera si contengono, con licenza, e privilegio, in Firenze, nella stamperia di Filippo Giunti e Fratelli, 1570.

Lettere di Laura Battiferri Ammannati a Benedetto Varchi, éd. de C. Gargioli, Bologne, Gaetano Romagnoli, 1879.

LO RE Salvatore, « “Venite all'ombra de' gran Gigli d'oro”. Retrosce politiche di una celebre controversia letteraria (1553-1559), *Giornale storico della Letteratura italiana*, n° 599, 2005, p. 362-397.

MARAZZINI Claudio, *Da Dante alla lingua selvaggia. Sette secoli di dibattiti sull'italiano*, Rome, Carocci, 1999.

MARIETTI Marina, GAGNEUX Marcel, FOURNEL Jean-Louis, GLENISSON Françoise et GODARD Alain (éds), *Quête d'une identité collective chez les Italiens de la Renaissance*, Paris, Université Sorbonne Nouvelle, Centre Censier, 1990.

MERLIN-KAJMAN Héléne, « L'étrange histoire de l'ordonnance de Villers-Cotterêts : force du passé, force des signes », *Histoire Épistémologie Langage*, vol. XXXIII, n° 2, 2011, p. 79-101.

MONTAIGNE Michel DE, *Les Essais*, édition établie par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin, édition des « Notes de lecture » et des « Sentences peintes » établie par Alain Legros, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade, n° 14 », 2007.

MONTAIGNE Michel DE, *Journal du voyage en Italie (1774)*, texte établi et présenté par Philippe Desan, Paris, Société des textes français modernes, 2014.

PATOTA Giuseppe, « Lingua, stampa e norma nel Cinquecento. Le grammatiche e i vocabolari », dans N. Borsellino et W. Pedullà (éds), *Storia generale della letteratura italiana*, Milan, Motta, 1999, vol. V, p. 220-240.

PATOTA Giuseppe, *La quarta corona. Pietro Bembo e la codificazione dell'italiano scritto*, Bologne, Il Mulino, 2017.

PISTILLI Barbara et SGATTONI Marco, *La biblioteca di Montaigne*, préface de N. Panichi, Pise, Edizioni della Normale - Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, 2014, fiche n° 91.

PLAISANCE Michel, « La culture et la politique à Florence de 1542 à 1551 : Lasca et les Humidi aux prises avec l'Académie florentine », dans A. Rochon (éd.), *Les écrivains et le pouvoir en Italie à l'époque de la Renaissance (deuxième série)*, Paris, 1974, p. 149-242.

SCAPECCHI Piero, « Ricerche sulla biblioteca di Varchi », dans V. Bramanti (éd.), *Benedetto Varchi. 1503-1565, Actes du colloque de Florence (16-17 décembre 2003)*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2007.

SCHRENCK Gilbert, « Montaigne et Divizia dans le *Journal de voyage* : l'Arioste, le Tasse, la littérature chevaleresque ou l'“antique et pure poésie” », dans M. Stanesco, V.-D. Vladulescu et M. Voicu (éds), *La chevalerie du Moyen Âge à nos jours. Mélanges offerts à Michel Stanesco*, Bucarest, Editura Universitatii din Bucuresti, 2003, p. 377-392.

SOLE Antonino, « Riflessi etico-sociali e letterari delle *Prose della volgar lingua* nel *Galateo* » dans Id., *Il Gentiluomo cortigiano nel segno di Petrarca. Modelli sociali e modelli etico-retorici in quattro autori del Cinquecento: Castiglione, Berni, Bembo, Della Casa*, Palerme, Palumbo, 1992, p. 79-125.

Un abbozzo di grammatica francese del '500. Le note di Gian Vincenzo Pinelli, introduzione, testo critico e note a cura di A. M. Raugei, Fasano-Paris, Schena-Nizet, 1984.

VARCHI Benedetto, *Lezioni sul Dante e prose varie*, éd. de G. Aiazzi et L. Arbib, Florence, Società Editrice delle storie del Nardi e del Varchi, 1841.

VARCHI Benedetto, *L'Hercolano*, édition critique de A. Sorella, 2 vol., Pescara, Libreria dell'Università Editrice, 1995.

VILLEY Pierre, *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, Paris, Hachette, 1908.

NOTES

1. « La copie Leydet du *Journal de voyage*, présentée et annotée par François Moureau », dans *Autour du « Journal de voyage » de Montaigne, 1580-1980*, Genève-Paris, Slatkine, 1982, p. 107-185. Cependant, Philippe Desan considère cette copie comme « inintelligible » (Michel de Montaigne, *Journal du voyage en Italie (1774)*, texte établi et présenté par Philippe Desan, Paris, Société des textes français modernes, 2014, p. xx). Sur Giuseppe Bartoli, voir notre article « Giuseppe Bartoli et le *Journal de voyage* de Montaigne », *Studi di Letteratura Francese*, vol. XXVIII, 2003, p. 19-29.
2. *Journal de voyage de Michel de Montaigne*, édition présentée, établie et annotée par François Rigolot, Paris, PUF, 1992, p. 192 [infra JdV].
3. *Hieronymus Borrius Arretinus De motu grauium, & leuium...*, Florentiae, in officina Georgii Marescotti, 1576.
4. R. Gorris Camos, « *Il Torchio e la Seta* : la nébuleuse des imprimeurs et libraires piémontais à Lyon et leur *networking* franco-italien », dans S. D'Amico et S. Gambino Longo (éds), *Le savoir italien sous les presses lyonnaises à la Renaissance*, Genève, Droz, 2017, p. 37-88.
5. N. Bingen, « Jean-Pierre de Mesmes : à propos de deux contributions récentes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. LXVI, n° 2, 2004, p. 344.
6. L'histoire éditoriale des *Prose* est assez complexe. Sortie en 1525 à Venise (Tacuino), cette œuvre fut réimprimée en 1538 toujours à Venise (Marcolini) jusqu'en 1549 quand l'édition posthume, suivant les indications de l'auteur, fut imprimée à Florence chez Torrentino. Voir l'édition par Mario Pozzi, dans *Trattatisti del Cinquecento*, Milan-Naples, Ricciardi-Mondadori, 1982, édition revue en 1996.
7. N. Bingen, « Sources et filiations de la *Grammaire italienne* de Jean-Pierre de Mesmes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. XLVI, n° 3, 1984, p. 633-638.
8. J. Balsamo, V. Castiglione-Minischetti et G. Dotoli, *Les traductions de l'italien en français au XVI^e siècle*, Fasano-Paris, Schena-Hermann, 2009.
9. J. Balsamo, « Abel L'Angelier, libraire italianisant (1572-1609) », *Bulletin du Bibliophile*, 1991, p. 85-103.
10. *Un abbozzo di grammatica francese del '500. Le note di Gian Vincenzo Pinelli*, introduzione, testo critico e note a cura di A. M. Raugei, Fasano-Paris, Schena-Nizet, 1984, p. 58.
11. M.-L. Demonet, « Les climats linguistiques », dans M.-S. Ortola et M. Roig Miranda (éds), *Langues et identités culturelles dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles*, Actes du colloque international de Nancy (13-15 novembre 2003), Nancy, Presses de l'Université de Nancy, 2005, vol. I, p. 15.

12. L. Le Roy, *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers. La traduction italienne di Ettore Cato*, éd. de M. E. Severini, Paris, Classiques Garnier, 2014.
13. *Ibid.*, p. 268.
14. C. Marazzini, *Da Dante alla lingua selvaggia. Sette secoli di dibattiti sull'italiano*, Rome, Carocci, 1999.
15. F. Alazard, « À la recherche d'une langue politique : les *lamenti* du XVI^e siècle », dans *Langues et identités culturelles*, ouvr. cité, p. 209.
16. L. Le Roy, *De la vicissitude*, ouvr. cité, p. 270.
17. C. Marazzini, *Storia della lingua italiana. Il secondo Cinquecento e il Seicento*, Bologne, Il Mulino, 1993.
18. Voir notre article « La correspondance officielle entre les chancelleries italiennes et la cour de France en 1570-1590. La contribution de la langue à la formation d'un stéréotype anti-italien », dans *Langues et identités culturelles*, ouvr. cité, p. 119-132.
19. P. Villey, *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, Paris, Hachette, 1908, vol. I, p. 122. Voir Montaigne, *Les Essais*, édition établie par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin, édition des « Notes de lecture » et des « Sentences peintes » établie par Alain Legros, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade, n° 14 », 2007, p. 480.
20. B. Pistilli et M. Sgattoni, *La biblioteca di Montaigne*, préface de N. Panichi, Pise, Edizioni della Normale – Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, 2014, fiche n° 91.
21. *JdV*, p. 187. En réalité la spéculation sur les livres que Montaigne aurait pu acheter intéresse encore beaucoup les chercheurs. Voir notre article « “Alla bottega dei Giunti [...] comprai un mazzo di commedie”. Montaigne voyageur et bibliophile italianisant », dans P. Desan (dir.), *Montaigne à l'étranger. Voyages avérés, possibles et imaginés*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 133-155.
22. Voir notre article « “J'ay un dictionnaire tout à part moy” : la pratique du “dictionnaire” chez Montaigne écrivain italien », *Studi di letteratura francese*, vol. XXXI-XXXII, 2006-2007, p. 61-75.
23. « *Straccinò, stracinò, stracciò ou tormentò ?* Encore sur les erreurs (ou prétendues telles) de l'italien de Montaigne », *Bulletin de la Société internationale des amis de Montaigne*, n° 63, 2016, p. 39-53.
24. G. Patota, « *Lingua, stampa e norma nel Cinquecento. Le grammatiche e i vocabolari* », dans N. Borsellino et W. Pedullà (éds), *Storia generale della letteratura italiana*, Milan, Motta, 1999, vol. V, p. 220-240.
25. *JdV*, p. 167.
26. *JdV*, p. 196.
27. Pour une lecture politique de la vie de Montaigne, voir P. Desan, *Montaigne. Une biographie politique*, Paris, Odile Jacob, 2014.
28. Bembo était le fils de l'ambassadeur vénitien Bernardo Bembo et de la noble vénitienne Elena Marcello. Giovanni della Casa, dans le *Galateo*, loue la délicatesse et la suavité du caractère de Bembo, qui le rendaient aimable à tous. Il faut ajouter à cela une force de volonté et un talent infini qui firent sa fortune. Voir M. Faini, *Les lauriers et la pourpre. La vie de Pietro Bembo*, traduit de l'italien par M. Berga, Somogy Éditions d'art (Fondation Barbier-Mueller), 2016, p. 12. Voir aussi A. Sole, « *Riflessi etico-sociali e letterari delle Prose della volgar lingua nel Galateo* » dans Id., *Il Gentiluomo cortigiano nel segno di Petrarca. Modelli sociali e modelli etico-retorici in quattro autori del Cinquecento: Castiglione, Berni, Bembo, Della Casa*, Palerme, Palumbo, 1992, p. 79-125.

29. M. Plaisance, « La culture et la politique à Florence de 1542 à 1551 : Lasca et les *Humidi* aux prises avec l'Académie florentine », dans A. Rochon (dir.), *Les écrivains et le pouvoir en Italie à l'époque de la Renaissance (deuxième série)*, Paris, 1974, p. 154.
30. « All'Ilustriss. ed Eccellentiss. Signor il Signor Cosimo de Medici, Duca di Firenze », dans *Opere del Cardinale Pietro Bembo. Ora per la prima volta tutte in un corpo unite. Tomo secondo contenente le Prose, gli Asolani e le Rime, con varie scritture ed illustrazioni di altri autori, come nell'indice si dichiara*, Venise, Presso Francesco Hertzhauser, 1729.
31. En effet les *Prose* auraient pu être publiées à Rome, où Gualteruzzi vivait désormais, ou à Venise. Florence fut une ville déjà de médiation, qui jouait aussi un rôle symbolique.
32. Pour une lecture synoptique des *Asolani* et des *Prose*, voir C. Berra, « L'idea di stile dagli *Asolani* alle *Prose* », dans S. Morgana, M. Pirotti et M. Prada (éds), *Prose della Volgar lingua di Pietro Bembo*, Milan, Cisalpino, 2000, p. 277-302.
33. M. Faini, *Les lauriers et la pourpre...*, ouvr. cité, p. 84.
34. C. Dionisotti, *Scritti sul Bembo*, éd. de C. Vela, Turin, Einaudi, 2002, p. 207.
35. G. Patota, *La quarta corona. Pietro Bembo e la codificazione dell'italiano scritto*, Bologne, Il Mulino, 2017.
36. G. Mattarucco, « “Neantmoins monsieur Bembus me conseille” : le *Prose* nelle grammatiche di italiano per francesi da de Mesmes a Lancelot (1549-1659) », dans *Prose della Volgar lingua di Pietro Bembo...*, ouvr. cité, p. 601-615.
37. *Un abbozzo di grammatica...*, ouvr. cité, p. 36-37.
38. Giuseppe Toffanin (éd.), *Il Cinquecento*, Milan, Francesco Vallardi, coll. « Storia Letteraria d'Italia », 1950, p. 92.
39. P. Scapecchi, « Ricerche sulla biblioteca di Varchi », dans V. Bramanti (éd.), *Benedetto Varchi. 1503-1565*, Actes du colloque de Florence (16-17 décembre 2003), Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2007, p. 315.
40. U. Eco, *La ricerca della lingua perfetta*, Rome-Bari, Laterza, 1993.
41. Lodovico Domenichi travaillait à cette époque chez Torrentino comme correcteur de textes. Il n'est pas simple d'identifier ce qui lui revient, dans le travail de révision du texte, et ce qui revient à Varchi. Sur Domenichi, voir la fiche « Domenichi, Ludovico » de Angelo Piscini dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 40, 1991. Torrentino, le rival éternel des Giunti, avait reçu le titre de *Stampatore ducale* en 1547. Voir D. Decia, *Battaglie di tipografi nel Cinquecento (I Giunti e i Torrentino)*, Florence, Tip. Galileiana, 1913.
42. Le duc Côme avait aussi confié à Varchi la tâche de publier une *Storia fiorentina*. Voir A. Sorella, « Varchi e Bembo », dans *Benedetto Varchi. 1503-1565...*, ouvr. cité, p. 394.
43. M. Biffi et R. Setti, « Varchi consulente linguistico », dans *Benedetto Varchi. 1503-1565...*, ouvr. cité, p. 38, note 29.
44. JdV, p. 167 et 173.
45. B. Varchi, *L'Hercolano*, édition critique de A. Sorella, 2 vol., Pescara, Libreria dell'Università Editrice, 1995, vol. II, p. 559.
46. JdV, p. 173.
47. *Dialogo del Flusso e reflusso del Mare d'Alseforo Talascopio. Con un Ragionamento di Telifilo, Filogenio della perfezzione delle Donne. A gli Illustrissimi Signori, Il Signor Alberigo Cibo Malespina, Marchese di Massa, Signor di Carrara, Conte di Ferentillo, e Ciamberlano di sua Maesta Cath. E la Signora Donna Isabella della Rouere, sua Consorte*. In Lucca per il Busdragho, MDLXI.
48. JdV, p. 192.
49. Voir notre article « “Je me taste au plus espais du mal” : Montaigne e i medici italiani (Bacci, Donati, Franciotti). Una chimera? », dans C. Montaleone et E. Ferrari (éds), « *Ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade* ». *Montaigne e l'esperienza del corpo tra*

medicina e filosofia, Actes du colloque de l'Accademia nazionale dei Lincei (Rome, 26-27 novembre 2015), sous presse.

50. JdV, p. 173.

51. G. Schrenck, « Montaigne et Divizia dans le *Journal de voyage* : l'Arioste, le Tasse, la littérature chevaleresque ou l'“antique et pure poésie” », dans M. Stanesco, V.-D. Vladulescu et M. Voicu (éds), *La chevalerie du Moyen Âge à nos jours. Mélanges offerts à Michel Stanesco*, Bucarest, Editura Universitatii din Bucaresti, 2003, p. 377-392.

52. Voir notre article « Montaigne politique “italien” », dans P. Desan (dir.), *Montaigne politique*, Actes du colloque international tenu à University of Chicago (Paris, 29-30 avril 2005), Paris, Champion, 2006, p. 373-390 et P. Desan, « L'appel de Rome ou comment Montaigne ne devint jamais ambassadeur », dans J. Balsamo et C. Lastraioli (éds), *Chemins de l'exil, havres de paix. Migrations d'hommes et d'idées au XVI^e siècle*, Actes du colloque de Tours (8-9 novembre 2007), Paris, H. Champion, 2010, p. 229-259. Voir aussi la biographie de A. Jouanna, *Montaigne*, Paris, Gallimard, 2017.

53. JdV, p. 82.

54. Voir la fiche très détaillée de Stefano Andretta, « Farnese, Alessandro », dans *Dizionario Biografico degli italiani*, vol. 45, 1995.

55. S. Lo Re, « “Venite all'ombra de' gran Gigli d'oro”. Retrospectiva politica di una celebre controversia letteraria (1553-1559) », *Giornale storico della Letteratura italiana*, n° 599, 2005, p. 362-397.

56. Anne d'Este, fille d'Hercule II et de Renée de France, avait été mariée en 1548 à François de Lorraine, duc d'Aumale, puis de Guise (en 1550, à la mort de son beau-père). Ses liens avec Ferrare et son frère Alphonse II furent toujours étroits. Voir la fiche « Este, Anna d' » de Matteo Sanfilippo dans *Dizionario Biografico degli italiani*, vol. 43, 1993, p. 315-320.

57. JdV, p. 186.

58. JdV, p. 195.

59. JdV, p. 207.

60. Dans son *Philausone*, Nicole Bingen ne répertorie aucun ouvrage de Bembo ou de Varchi concernant la langue imprimé en France (N. Bingen, *Philausone (1500-1660). Répertoire des ouvrages en langue italienne publiés dans les pays de langue française de 1500 à 1600*, Genève, Droz, 1994). Pour Varchi, N. Bingen ne cite que *Due Lezioni [...] una d'Amore, & l'altra della Gelosia*, imprimé à Lyon en 1560 (fiche n° 686).

61. *L'Hercolano. Dialogo di Messer Benedetto Varchi, nel quale si ragiona generalmente delle lingue, & in particolare della Toscana, e della Fiorentina, composto da lui in occasione della disputa occorsa tra 'l Commendator Caro, e M. Lodovico Castelvetro*, nuovamente stampato, con una Tavola pienissima nel fine di tutte le cose notabili, che nell'opera si contengono, con licenza, e privilegio, in Fiorenza, nella stamperia di Filippo Giunti e Fratelli, 1570. Une autre édition sort la même année chez Giunti à Venise.

62. Voir M. Marietti, M. Gagneux, J.-L. Fournel, F. Glenisson et A. Godard (éds), *Quête d'une identité collective chez les Italiens de la Renaissance*, Paris, Université Sorbonne Nouvelle, Centre Censier, 1990.

63. P. Cohen, « L'imaginaire d'une langue : l'État, les langues et l'invention du mythe de l'ordonnance de Villers-Cotterêts à l'époque moderne en France », *Histoire Épistémologie Langage*, vol. XXIV-XXV, n° 1, 2003, p. 19-69 et H. Merlin-Kajman, « L'étrange histoire de l'ordonnance de Villers-Cotterêts : force du passé, force des signes », *Histoire Épistémologie Langage*, vol. XXXIII, n° 2, 2011, p. 79-101.

64. *Il Cinquecento*, ouvr. cité, p. 118.

65. *JdV*, p. 227.

66. Pour cette correspondance voir *Lettere di Laura Battiferri Ammannati a Benedetto Varchi*, éd. de C. Gargioli, Bologne, Gaetano Romagnoli, 1879.

67. B. Varchi, *Lezioni sul Dante e prose varie*, éd. de G. Aiazzi et L. Arbib, Florence, Società Editrice delle storie del Nardi e del Varchi, 1841, vol. II, p. 344.

RÉSUMÉS

La partie italienne du *Journal de voyage* de Montaigne, publié en 1774, a toujours suscité la curiosité des lecteurs. Le voyageur Montaigne se fait une idée de l'identité italienne aussi par la langue, orale et écrite. Mais quelle langue ? Voilà la question. Car la situation linguistique italienne, surtout en Toscane, est très complexe, à l'époque du passage de Montaigne, avec des positions théoriques très différentes. Montaigne brouille encore davantage les pistes d'analyse, car son emploi de la langue s'enrichit par la fréquentation des gens du peuple, avec qui il aime discuter.

La parte italiana del *Journal de voyage* di Montaigne, pubblicato nel 1774, ha sempre suscitato la curiosità dei lettori. Il viaggiatore Montaigne si fa un'idea dell'identità italiana anche attraverso la lingua orale e scritta. Ma di quale lingua? Questo è il problema. Perché la situazione linguistica italiana, soprattutto in Toscana, all'epoca del viaggio di Montaigne, è molto complessa, con posizioni teoriche molto diverse. Montaigne confonde ancora di più le piste dell'analisi arricchendo il suo uso della lingua con la frequentazione di gente del popolo con cui gli piace discutere.

Readers have always been interested in the Italian text of Montaigne's *Journal de voyage*, published in 1774. During his journey, Montaigne pays attention to the features of the oral and written language and these elements contribute to shaping his idea of the Italian identity in a wider perspective. But what language? In Tuscany, in 1580, the different theoretic positions on the topic of the Italian language were very articulated. Montaigne's opinion is difficult to grasp because little is known about his awareness of the Italian linguistic and political situation; during his journey, he practiced conversation with everyone he met.

INDEX

Mots-clés : langue italienne, voyage, conversation, politique

Parole chiave : lingua italiana, viaggio, conversazione, politica

Keywords : Italian language, travel, conversation, politics

AUTEUR

CONCETTA CAVALLINI

Università di Bari Aldo Moro
concetta.cavallini@uniba.it